B. Raftery, *L'Irlande celtique avant l'ère chrétienne*

Jean-Claude Meuret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rao/536>

DOI : 10.4000/rao.536

ISBN : 978-2-7535-1606-9

ISSN : 1775-3732

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 235-257

ISBN : 978-2-7535-0574-2

ISSN : 0767-709X

Référence électronique

Jean-Claude Meuret, « B. Raftery, *L'Irlande celtique avant l'ère chrétienne* », *Revue archéologique de l'Ouest* [En ligne], 23 | 2006, mis en ligne le 30 décembre 2008, consulté le 04 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rao/536> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rao.536>

au cours de cette période. À partir de La Tène C2, les formes de l'habitat évoluent fondamentalement. Les fermes indigènes coexistent avec un habitat groupé probablement lié au développement de l'activité artisanale. La présence de l'aristocratie ne se manifeste plus dans le domaine funéraire mais, dès la fin de La Tène C2, par la richesse du mobilier associé

à certaines fermes. Ce schéma d'évolution des sociétés de l'âge du Fer en Île-de-France est séduisant et bien étayé par un important corpus de sites.

Fabien DELRIEU
(SRA Basse-Normandie, Caen)

RAFTERY, B., 2006 – *L'Irlande celtique avant l'ère chrétienne*, Paris, Errance, 223 p.

C'est aux éditions Errance que l'on doit la publication en français de cet ouvrage de Barry Raftery, traduit ici avec talent par Patrick Galliou. Avec 223 pages illustrées de photographies en noir et blanc, de cartes et de plans, l'ouvrage appartient au format et à la politique éditoriale habituels d'Errance. Cette dernière vise à mettre à disposition d'un large lectorat des synthèses archéologiques scientifiquement bien assises et produites par les meilleurs spécialistes, ici une des autorités reconnues de l'âge du Fer irlandais.

Les débuts même de l'apparition du fer en Irlande posent problème puisque le site de référence de Rathtinaun est daté par le mobilier d'avant le VI^e siècle, soit du Bronze final, mais de 490 av. à 140 apr. J.-C. par le radiocarbone. Ces débuts correspondent sans doute à une lente péjoration climatique qui semble avoir entraîné des difficultés agraires. L'auteur note au passage que c'est peut-être en réponse à ces difficultés que l'on procède alors fréquemment à des dépôts de bronze propitiatoires. Les premières influences continentales visibles au Ha C – épée, faucille, fibules de Llyn Fawr – semblent traduire plus une transition paisible du bronze au fer qu'une intrusion brutale d'immigrants continentaux. En tout cas, ensuite, à partir du Ha D, rien ne montre d'influences continentales et l'Irlande entre dans ses siècles obscurs.

Les fortifications de hauteur qualifiées de *hill-forts* atteignent la soixantaine en Irlande et la tradition les attribue à l'âge du Fer. La réalité ne manque pas d'être plus complexe. Les *hill-forts* de « classe 1 » – à une seule ligne défensive – n'ont donné lieu à aucune fouille marquante. Ceux de « classe 2 » – à deux ou trois lignes de défenses – constituent la catégorie la plus spectaculaire – tel Dun Aengus à Inishmore. Mais là encore, on ne dispose d'aucun élément datant les structures et on ne sait donc pas si elles sont toutes contemporaines. On compte aussi une dizaine de promontoires barrés intérieurs qui constituent la « classe 3 » des *hill-forts*. Enfin, on connaît 250 promontoires côtiers, souvent à défenses multiples, comparables à ceux qui se voient sur les côtes de l'ouest de la France. Relevons au passage que B. Raftery conclut à propos de ces *hill-forts* que ceux-ci « au cours de l'âge du Fer, connurent leur plus grande popularité et essaimèrent dans toute l'Europe », affirmation qui reste à démontrer et qui peut témoigner d'un certain irlando-cen-

trisme. Quoi qu'il en soit, l'auteur conclut que la fonction des *hill-forts* relève encore de la conjecture : habitats, fortifications à visée militaire, monuments collectifs ostentatoires, lieux de culte ou lieux de rencontre occasionnels... Les rares fouilles menées, à Downpatrick, Rathgall ou Navan Fort, montrent qu'ils furent le plus souvent édifiés au Bronze final et connurent ensuite des réoccupations sporadiques. Mais il faut souligner qu'à l'exception d'une fibule trouvée au XIX^e siècle à Dún Aengus, on n'y connaît aucun mobilier laténien. On a souvent insisté sur la présence de chevaux de frise de pierre à l'avant de certains de ces *hill-forts* et relevé qu'on ne retrouve ce type de défense que dans la péninsule ibérique, pour y voir l'influence de peuples venus du Sud. Mais rien de décisif dans tout cela et le flou chronologique et culturel demeure bien autour de ces *hill-forts*.

L'Irlande ancienne, ce sont aussi les sites qualifiés de « royaux » à partir de déductions tirées des textes médiévaux. Tara est le premier d'entre eux avec nombre de talus et fossés conservés, ainsi que des mentions dans les textes médiévaux. B. Raftery conclut cependant que les légendes et les réinterprétations y sont plus prolixes que les fouilles, à l'exception du « Rath des Synodes » édifié au début de l'ère chrétienne. Le complexe de Cruachain comprend 49 monuments dont une majorité de tumulus circulaires. L'un d'entre eux a fourni deux datations ¹⁴C entre 350 av. et 230 apr. J.-C. Dun Ailinne a pour sa part été fouillé en son centre où plusieurs structures circulaires, datées par le ¹⁴C du IV^e siècle av. au IV^e siècle apr. J.-C., ont livré un peu de mobilier celtique et des indices d'une fonction cultuelle. Mais c'est Navan Fort, dans l'Ulster, identifié à l'Emain Macha des textes, qui a livré les informations les plus intéressantes : le site B, dont le tertre a été fouillé par Waterman de 1965 à 1972, s'est révélé receler, à sa phase 4, une structure extraordinaire, un édifice circulaire de 39 m de diamètre à multiples rangs de poteaux, centré sur un énorme poteau central. On n'est pas assuré qu'il y ait eu un toit à cette structure ; en revanche, on connaît précisément la date d'abattage des troncs, les années 95-94 av. J.-C. Cet étonnant édifice fut ensuite enterré dans un cairn puis incendié. Détail surprenant, la fouille a livré pour la même phase le crâne d'un singe d'Afrique du Nord, ce qui ajoute encore au caractère exceptionnel du site. Bien

que sollicités à l'extrême, les textes postérieurs laissent penser que ce sont bien là les lieux où se déroulait l'intronisation des chefs tribaux, cérémonies marquées par des rituels célébrant la fertilité.

Sans doute les grandes structures fossoyées linéaires qui se développent en plusieurs lieux de l'île sur des kilomètres, sont-elles aussi des ouvrages collectifs réalisés à l'âge du Fer : plusieurs ont pu être datées par le radiocarbone dans la fourchette de La Tène. Fouillée à partir de 1985, la chaussée de la tourbière de Corlea offre un autre témoignage monumental du même ordre : longue de près de 2 km, elle était constituée de madriers de chêne et de piquets de bouleaux et fut mise en place en -148. Mais, dans les deux cas, les opinions sont partagées sur la fonction de telles réalisations : limites territoriales, péages, usage pastoral pour les premières, simple voie ou liaison entre sites culturels pour la seconde.

B. Raftery consacre ensuite un long chapitre au « peuple invisible » de l'Irlande de l'âge du Fer, mais c'est pour faire le constat d'un déficit d'information presque total. Ainsi ne connaît-on quasiment rien de l'habitat commun, probablement des bâtiments circulaires comme dans le reste des îles britanniques. Des activités liées à l'alimentation, ne restent que quelques chaudrons, tasses ou chopes de bronze ou de bois mais absolument aucun reste céramique, ce qui fait de l'Irlande un cas presque unique pour cette période. Les objets de bois et autres matières organiques tenaient donc une place majeure dans la vie quotidienne. Quant à l'agriculture, elle connaît en Irlande un recul indiscutable après l'âge du Bronze, laissant une large place à la forêt secondaire ; les spectres polliniques le démontrent. Elle ne redémarre vraiment qu'au III^e s. av. J.-C. Cependant l'outillage demeure presque totalement absent, à l'exception des meules rotatives – souvent trouvées en dépôt dans les tourbières mais qui semblent cependant apparaître bien tard, après le début de notre ère. Contrairement à la Gaule ou à la Grande-Bretagne, on n'a reconnu aucun parcellaire de l'âge du Fer. Il semble donc bien que l'élevage ait tenu une place prépondérante : l'étude des restes de Dún Ailín et surtout de Navan Fort montre une nette prédominance des bovins, suivis par les porcs, puis par quelques ovi-caprinés ; elle révèle aussi une stature du bétail réduite ainsi qu'une absence quasi totale de consommation de gibier, observations tout à fait identiques à celles du continent celtique à la même époque. Mais à l'opposé, on relève l'extrême rareté de la consommation du cheval. De même on constate l'absence totale de sites de production de sel ignigène, ce qui ne manque pas de poser le problème de l'approvisionnement en cette matière vitale. La parure de corps, fibules, épingles, torques, bracelets, perles... brille elle aussi par sa rareté et son absence de lien avec les objets laténiens, malgré quelques pièces spectaculaires en or, tel le torque de Knock, mais le plus souvent importés. Si l'on

se tourne vers l'armement, c'est encore pour relever de fortes différences avec l'Europe laténienne : grande rareté – car on ne connaît que huit fourreaux ornés – des épées courtes, des talons de lance de bronze... Quant à la production métallurgique, elle pose une fois encore le problème de la place de l'Irlande dans l'âge du Fer : il existe bien des gisements dans le Derry, mais on n'a encore fouillé qu'un seul bas fourneau à Rathgall. Héritage évident d'une brillante métallurgie à la période précédente, les objets de bronze sont plus nombreux que ceux de fer et plus souvent remarquables, telle la couronne de Petrie ; quant à l'orfèvrerie, si brillante à l'âge du Bronze, elle n'a produit à l'âge du Fer qu'un nombre d'œuvres infime, le torque de Broighter ne constituant qu'une exception partielle.

On sait que le monde celtique ne présentait pas d'unité ethnique ; on doute même qu'on y ait parlé une langue commune. En revanche la plupart des chercheurs s'accordent pour voir dans l'art laténien la manifestation la plus évidente de la *koïnè* celtique de l'Europe moyenne. B. Raftery pose donc implicitement la question de savoir quelle place l'Irlande occupe dans cet ensemble. La pierre ornée de Turoe pourrait en être une preuve et il la rapproche des stèles armoricaines. Faisons cependant remarquer qu'aussi bien sa datation tardive (I^{er} av.-I^{er} apr. J.-C.) que son style propre, et sans doute sa fonction autre que funéraire, n'autorisent pas un tel rapprochement. De fait ce n'est qu'à partir de la fin III^e-début II^e av. J.-C. que commence à apparaître un art laténien, mais repensé par les artisans irlandais. Il se manifeste surtout sur les fourreaux d'épées en bronze, issus pour la plupart du nord de l'île. Les influences du continent et surtout du Yorkshire sont évidentes, mais fondues dans un style original où dominent les essés, les vagues et surtout la présence constante d'un décor dans les moindres espaces. On parle d'ailleurs d'un « style des épées irlandaises ». Au début de l'ère chrétienne se crée un style encore différent, celui de « Lough Crew – Somerset », marqué par la courbe en trompette et la prédominance des décors au compas. Au total, on voit donc combien l'art laténien irlandais se distingue de celui du continent à la fois par son apparition nettement plus tardive et par son style bien distinct.

C'est avec la mesure de l'archéologue que B. Raftery aborde le domaine des croyances. Des « hauts lieux du sacré » tels Emain Macha ou New Grange, il retient la possibilité de rites liés à l'arbre sacré et la continuité des offrandes sur les lieux de culte depuis le Néolithique. De même pour les cinq pierres décorées, dont celle de Turoe, il n'affirme rien, se bornant à noter que celles de Petite Bretagne sont souvent liées à des nécropoles ; redisons cependant que les unes et les autres ne sont pas contemporaines. D'autre part, il insiste sur l'importance des dépôts dans les milieux humides – tourbières, lacs, rivières – qui fournissent d'ailleurs l'essentiel des

objets de l'âge du Fer irlandais ; il y voit logiquement des dépôts votifs et compare à juste titre le site de Lisnacrogher à ceux de Llyn Cerrig Bach au Pays de Galles et de La Tène en Suisse. Doivent relever des mêmes croyances et rites les crânes humains de Loughnasade et quelques momies des tourbières, peut-être aussi les têtes de pierre du Nord de l'île, tel le remarquable tricéphale de Corleck. On ne sait pas grand-chose des morts sinon que les plus anciennes sépultures sont des tumuli circulaires à incinération. Mais on connaît aussi des inhumations, comme celles de Lambay qui contenaient les restes de réfugiés brigantes chassés de Bretagne par l'envahisseur romain en 74 apr. J.-C.. Dans ce domaine encore, l'Irlande se démarque nettement du continent et même de la Grande Bretagne par des dépôts différents, l'absence de sanctuaires à offrandes attestés, de tombes de guerriers, de tombes à char et de tombes aristocratiques.

Bien qu'on connaisse en Irlande des traces d'échanges et même une présence romaine sous la forme d'objets du quotidien, de monnaies, de trésors, et même de tombes, contrairement au continent et à la Grande Bretagne, l'île ne fut pas conquise par Rome et son ère celtique était appelée à perdurer, mais en se modifiant profondément sous l'influence majeure du christianisme. Mais c'est là une autre histoire dans laquelle l'archéologie a beaucoup moins à voir et dans laquelle n'entre pas B. Raftery.

En quels termes l'auteur conclut-il sa synthèse ? Par le constat certainement hérétique au regard de la philologie, du folklore, de la musique et de la tradition, mais objectif face à celui de la réalité matérielle, selon lequel l'Irlande de l'âge du Fer ne fournit que bien peu de preuves archéologiques de sa celticité. Provoquant mais lucide, il cite même J. R. R. Tolkien selon lequel « *les Celtes sont un sac magique dans lequel on peut mettre ce que l'on veut et d'où peut sortir à peu près n'importe quoi. Tout est possible dans le fabuleux crépuscule celtique, qui n'est pas tant le crépuscule des dieux que celui de la raison* ». Avis aux néo-celtomanes et autres dévôts contemporains de « l'âme celtique ». B. Raftery dénonce en particulier la propension de certains linguistes à expliquer

la celtophonie de l'île par un vaste mouvement de colonisation ou d'invasion venu du continent. On sait les excès de ces théories invasionnistes en archéologie et en histoire, héritées d'un temps où l'Europe colonisait le monde. On sait aussi les excès de toutes sortes qu'elles peuvent induire en matière de théories ethniques. Aujourd'hui d'ailleurs, on n'explique plus l'extension de la culture celtique laténienne par la dilatation continue d'un noyau de population centre européen qui, par vagues successives aurait conquis l'Europe tempérée, les armes à la main. Sans nier certains grands mouvements humains que rapportent les textes, on a plutôt tendance maintenant à mettre l'accent sur une diffusion par capillarité, sur des influences, des contacts techniques ou marchands, et même à parler de la formation d'une culture celtique dans des foyers multiples.

Nous regretterons simplement que ces importantes réserves ne soient formulées qu'à la fin de l'ouvrage et qu'elles contredisent quelque peu un titre (*l'Irlande celtique*) au qualificatif par trop affirmatif. L'auteur lui-même constate que la culture matérielle qui sert à caractériser l'Europe moyenne pendant les cinq siècles avant J.-C., brille en Irlande par son extrême rareté et par son apparition tardive : des mors, quelques fourreaux, d'épées, un torques à Knock, mais aucune monnaie. Nous ajouterons : pas de boucles de ceintures, très peu de pièces de harnachement, aucun char, très peu de sépultures et quasiment aucune donnée sur l'habitat ; et surtout l'absence de deux données majeures de l'archéologie récente sur le continent : celle des lieux de culte connus depuis 30 ans en Gaule, ainsi bien sûr que celle des oppida dont on admet maintenant qu'ils sont une des expressions originales de la civilisation celtique.

Ce n'est donc pas une Irlande celtique ni même laténienne qu'il faut chercher dans l'ouvrage de B. Raftery, mais un tableau complet et réussi, même si les données disponibles peuvent paraître lacunaires, de l'archéologie de l'île pendant l'âge du Fer.

Jean-Claude MEURET